

Pôles (nuit polaire)

Éric Lysøe

Longtemps, l'ouest a exercé une profonde fascination sur les mentalités. Bien avant qu'il soit question de *Far West*, l'extrême occident a marqué une frontière infranchissable. L'*Œcoumène* des anciens Grecs n'allait guère au-delà des colonnes d'Hercule et, chacun le sait, il fallut attendre le xv^e siècle pour voir s'ouvrir la route des Indes occidentales. On pourrait croire qu'en comparaison la rêverie polaire n'occupe qu'une place restreinte dans notre imaginaire. Et pourtant, s'il y eut un monde dont les explorateurs peinèrent à percer les secrets, ce fut bien celui des pôles ! Vers 330 av. J.-C., Pythéas le Massaliote dépassa l'Écosse pour atteindre une île où les nuits « sont de deux ou trois heures » : la mirifique Thulé. « Le littoral de cette singulière contrée, ajoutait-il, est entouré d'une masse compacte qui n'est ni terre, ni air, ni eau, mais un composé de ces trois éléments » (Lacroix, p. 283).

Bien plus tard, les explorations se multiplièrent dans l'espoir de traverser ce « poumon marin » où se confondaient tous les états de la matière. Jean Cabot, dès 1497, chercha le « passage du Nord-Ouest ». Un siècle plus tard, après les tentatives de Martin Frobisher, John Davis atteignit le 72^e degré de latitude nord. De 1553 à 1607, Hugh Willoughby, Willem Barents puis Henry Hudson se mirent en quête du non moins fameux « passage du Nord-Est ». Bien que souvent héroïques, ces expéditions ne permirent pas de réduire le mystère des pôles. Il fallut attendre 1831 pour voir James Clark Ross atteindre le nord magnétique, et 1906 pour que la *Gjøa* de Roald Amundsen franchisse le passage du Nord-Ouest. Quant aux régions australes, leur découverte est plus récente encore. Cook franchit le premier le cercle polaire antarctique entre 1772 et 1775, et c'est en 1911 seulement, le 14 décembre, qu'Amundsen plante le drapeau norvégien sur le pôle Sud, devançant Robert Falcon Scott de quelques semaines.

Or l'élément qui semble avoir le plus frappé les mentalités durant cette lente *invention* des pôles tient aux qualités des ténèbres septentrionales ou australes. En ces régions extrêmes, la nuit n'est pas seulement fort longue. Elle est singulièrement lumineuse. Elle impose ses lois paradoxales à l'espace qui l'entoure et s'inscrit dans une temporalité accordée à la morphologie des titans et autres figures ancestrales qui peuplent ses domaines.

Lucidae noctes

Très tôt, géographes et savants mais aussi poètes et philosophes vont s'intéresser à la nuit polaire en ce qu'elle procède d'oppositions démesurées entre ombre et lumière. Pline l'Ancien fait ainsi de l'*Ultima Thule* un lieu où l'obscurité et la clarté se partagent équitablement l'année (*Histoire naturelle*, II, 77). Pomponius Mela oppose lui aussi les interminables nuits d'hiver à des périodes estivales de jour continu (*De situ orbis*, III, 4). Dans sa *Description de la terre habitée* [*De situ orbis*, 1^{er} siècle], Denys le Périégète reprend des images identiques, tout comme Martianus Capella dans ses *Noces de Philologie et de Mercure* [*De nuptiis Philologiae et Mercurii*, vers 430]. Et il en va de même chez les géographes du Moyen Âge qui, situant Thulé dans les parages du pôle, attribuent à l'île du bout du monde des années composées d'une seule nuit et d'un seul jour. Déjà, Homère prétendait qu'au pays des Lestrygons la course du soleil permettait d'accomplir double tâche, « tant les chemins du jour sont proches des chemins de la nuit » (*Odyssée*, X, 86).

Pareille démesure engendre deux types de représentations. Soit la nuit polaire de six mois apparaît comme une nuit *hyperbolique*, plus froide et sombre qu'aucune autre ; soit, ramenée au cycle de 24 heures, elle tend, en été, à se confondre avec le jour et devient bizarrement lumineuse, partant *oxymorique*. Chez Homère, les Cimmériens ne connaissent guère qu'une nuit perpétuelle et, dans ses *Merveilles au-delà de Thulé* [Τα υπερ Θουλην απιστα, II^e siècle av. J.-C.], Antoine Diogène reprend en partie la leçon de l'*Odyssée* : il plonge même les régions du Nord dans des ténèbres qui durent jusqu'à un an ! Chez Strabon, l'île de Pythéas n'est guère mieux lotie. Éclairée par un soleil ennuagé, elle ignore pratiquement le jour (*Géographie*, IV, 5). Nuit et hiver polaires s'épousent ainsi sous le signe d'une opacité et d'un froid absolu. Priscien, au VI^e siècle, dans son adaptation poétique de Denys le Périégète, ou encore Ulrich von Zatzikhoven, dans son *Lanzelet* (vers 1200), comme, bien plus tard, Peter Høeg dans *Smilla et l'amour de la neige* [*Frøken Smillas Fornemmelse for Sne*, 1992] – tous, à l'instar de Victor Hugo, scellent l'étroite relation qui associe l'ombre profonde à la saison des frimas :

Dans ces obscurités et dans ces profondeurs
Sur la création par le néant conquises,
Au-delà des spitzbergs, des flots et des banquises,
Au centre de la brume où tout rayon finit,
Loin du jour, dans l'eau marbre et dans la mer granit,
Le sombre archange Hiver se dresse sur le pôle (*La Fin de Satan*, p. 293).

Si l'aube correspond au printemps, le plein midi à l'été et le crépuscule à l'automne, la nuit est sœur jumelle de l'hiver. Elle se trouve en quelque sorte portée à la puissance deux aux abords du pôle où son rythme d'alternance avec le jour se calque sur celui des saisons. Elle fait naître ainsi des sentiments particuliers dont Christoph Ransmayer fera le titre d'un roman : *Les Effrois de la glace et des ténèbres* [*Die Schrecken des Eises und der Finsternis*, 1984]. C'est bien ce que suggère déjà Plutarque, dans *Du Visage qui apparaît dans l'orbe de la lune* [*Περί του εμφανιζομένου προσώπου τω κύκλω της σελήνης*, I^{er} siècle], lorsqu'il décrit un continent extérieur et tout un archipel nordique, puisqu'il voue l'ensemble à Saturne, dont l'étoile, baptisée d'ordinaire Φάινον : « brillant », porte ici le nom de Νυκτουρος : « gardien de la Nuit ». Voilà encore ce que montre Guy du Faur de Pibrac quand il transpose le mythe de Perséphone à l'histoire d'une certaine Thulé, fille du Septentrion :

Thyle, fille du Nort, qui par fois dédaigneuse
Pour fuir la lueur de la flamme amoureuse
De Phebus et le jour éternel qui le suit,
S'en va cacher six mois aux antres de la Nuict :
Puis les autres six mois plus douce devenuë
Se met dans le giron de Phebus toute nuë (p. 133-134)...

Ainsi le scénario mythique qui servait à expliquer l'alternance de saisons fécondes et stériles se trouve-t-il repris pour donner vie aux ténèbres du Nord.

La disproportion des jours et des nuits peut conduire cependant à changer l'ombre en lumière. Rufus Festus Avienus en témoigne, chez qui le minuit estival fait concurrence au midi :

Là, quand les feux d'Apollon s'approchent du Chariot voisin du pôle, la roue de son char illumine les nuits de sa flamme qui ne s'éteint pas, et la nuit, rivalisant avec le jour, apporte aussi sa lumière (p. 56-57).

Le pôle devient ainsi une région du globe où, à en croire Mary Shelley, « le soleil est toujours visible » (p. 30)... À force de revenir sur les mêmes visions, savants et lettrés imaginent les terres polaires comme le siège d'étonnants phénomènes lumineux. Évoquant les nuits estivales de Thulé, Pomponius Mela y découvre d'étranges flamboiements, tandis que Virgile révèle à quel point le ciel nordique peut être clair au regard de son équivalent austral :

Ici, l'immense Serpente monte et glisse en replis sinueux,
Passe, à la façon d'un fleuve, autour et au travers des deux Ourses,
Des Ourses craignant de se tremper dans la plaine liquide.
Là-bas, si l'on en croit ce qu'on raconte, règne une nuit d'éternel silence,

Et les ténèbres y sont épaissies par le voile de la nuit (p. 35)...

Bientôt, poètes et géographes vont faire des ténèbres polaires un prototype de la nuit fantastique, une nuit sombre, mais éclairée par quelque lumignon inattendu. Ce parti pris de l'oxymore se retrouve dès la Renaissance dans les récits des voyageurs. Retraçant les explorations de Barents, Gerrit de Veer évoque de la sorte un « merveilleux météore » en vertu duquel on peut voir « à chaque côté du Soleil [...] un autre soleil luisant », relié à son voisin par des arcs de lumière (p. 14). Pour sa part, Isaac de la Peyrère n'a pas de mots pour vanter les beautés de l'aurore boréale.

Les mêmes clartés resplendissent dans la fiction. L'auteur anonyme de la *Relation d'un voyage du pôle arctique au pôle antarctique par le centre du monde* (1721) évoque d'abord « une lumière qui ressembl[e] assez à l'aurore, [...] bien que ce [ne soit] pas l'avant-courrière du soleil, puisqu'il se [doit] passer plusieurs mois avant qu'il repar[aisse] dans ces régions » (p. 24). Puis il fait briller sous les yeux de ses voyageurs « six météores merveilleux, qui pend[ent] dans les airs dans une distance à peu près égale » (p. 48). Ce goût pour la féerie se répand également chez les peintres. Lorsqu'il illustre *La Chanson du vieux marin* de Coleridge [*The Rhyme of the Ancient Mariner*, 1798], Gustave Doré multiplie les phénomènes de réfraction sur les glaces (voir ci-dessous, fig. 1). Il donne ainsi à sa gravure l'allure d'un négatif photographique. Parallèlement, il traduit par un inexplicable arc lumineux le simple clair de lune filtré par le brouillard qu'évoquent les vers du poète anglais. Nombre d'artistes s'emploient de la sorte à saisir d'étonnants reflets sur les icebergs ou encore le chatoiement d'une aurore boréale. Les mêmes effets se retrouvent chez les écrivains. Dans son *Voyage au centre de la Terre* (1821), Jacques Collin de Plancy fait se dérouler une flamboyante bataille qui se révélera bientôt être une aurore boréale :

Martinet nous fit remarquer des chariots de feu, des armées ardentes portées sur les nuages, des cavaliers enflammés qui se battaient avec acharnement, et couraient au grand galop l'un sur l'autre (I, p. 147).

Ce sont des images moins guerrières, mais tout aussi étonnantes que reproduit Edgar Allan Poe dans les *Aventures d'Arthur Gordon Pym* [*The Narrative of Arthur Gordon Pym*, 1838]. George Sand, de son côté, fait noter au narrateur de *Laura, voyage dans le cristal* (1864) qu'on y voit, en pleine nuit polaire, « comme sous l'action d'une lumière électrique » (p. 94-95). Jules Verne se plaît à évoquer de « magnifiques aurores boréales » (*Le Capitaine Hatteras*, p. 246), manifestations qui enthousiasment également le jeune Gide du *Voyage d'Urien* (1893). Jean Ray, dans un conte paru sous la signature de John Flanders, « Le Visage du pôle » [*Het Groene Gelaat*, 1938], transforme les mêmes phénomènes lumineux en un gigantesque visage vert. Déjà, dans *Le Formidable Secret du pôle* (1936), il avait retrouvé les météores fantastiques de la *Relation d'un voyage*, mais les avait changés en merveille technologique. Il n'est pas jusqu'à Philip Pullman, Peter Høeg ou Jørn Riel qui ne cèdent au prestige de la nuit nordique et n'y ouvrent parfois comme une *trouée* lumineuse :

La voûte du ciel, constellée d'étoiles insondables fut soudain transpercée [*pierced*], comme par une lance [*spear*].

Un javelot de lumière, un jet d'énergie pure, décoché comme une flèche [*arrow*], par un arc géant, en direction des cieux. Les voiles de couleur et de lumière qui formaient l'Aurore se déchirèrent [*tore apart*] ; un énorme bruit d'arrachement, de laceration et de crissement traversa l'univers, d'un bout à l'autre (p. 391)...

Une Nuit spatialisée

Outre cette luminosité paradoxale, la nuit polaire a le pouvoir de se projeter dans l'espace. Virgile, on l'a vu, établit un net contraste entre les ténèbres septentrionales et australes. Dix-neuf siècles plus tard, Victor Hugo compare la froide Cassandre au « marbre de Syrta » et à « la neige de Thulé ». Un artifice rhétorique visant à exprimer la totalité de l'univers consiste en effet à opposer les deux pôles ou encore telle terre nordique à telle autre située, elle, au midi du monde. Dans ses *Madrigaux à six voix* [*Madrigals of Six Parts*, 1600], le compositeur

Thomas Weekles met en parallèle les flammes sulfureuses de l'Hekla islandais et celles du « F[u]ogo », jaillies au beau milieu de l'océan austral. Cette rencontre du sud et du nord ou, s'il l'on préfère, de la lumière et des ténèbres se cristallisera bientôt dans l'image du *Sphinx des glaces*. Lorsqu'en 1897, Jules Verne donne sous ce titre une suite aux *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, il se laisse sans doute abuser par la traduction de Baudelaire – laquelle fait surgir au milieu des glaces une gigantesque « figure », là où il faudrait voir une « silhouette ». Il reste qu'en érigeant en plein antarctique un monument égyptien – en réalité une banale éminence magnétique –, l'auteur des *Voyages extraordinaires* s'inscrit dans une longue tradition. Dès le ^x^e siècle, la *Souda* évoque, à l'article « Thoulis », un roi égyptien qui aurait donné son nom à Thulé. Sans être aussi affirmatif, Olaf Stor [Olaus Magnus] note d'étranges similitudes entre les monuments érigés par les peuples du Nord et les pyramides d'Égypte. Arngrimus Jonsson se moque de ces rapprochements dans son *Brevis Commentarius de Islandia* (1592), ce qui n'empêche en rien Isaac de la Peyrère d'invoquer son autorité pour discuter de la présence de géants cananéens en Islande. D'ailleurs, si Poe ne fait pas apparaître de sphinx à la fin des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, il n'en donne pas moins à déchiffrer une série de caractères censément éthiopiens, arabes ou égyptiens.

Ce recours à des langues anciennes ou exotiques offre un autre moyen de spatialiser la nuit polaire dans ce qu'elle a de plus sombre. En 1646, le théologien Samuel Bochart fait dériver le nom de Thulé d'un terme hébreu signifiant « ténèbres ». C'est bien la piste que suit Poe lorsqu'il reconnaît dans les crevasses qu'a visitées Pym le dessin d'un mot-racine éthiopien signifiant : « être sombre » [*to be shady*] (p. 241). L'hypothèse est d'autant plus convaincante que la région en question est peuplée de noirs pour lesquels tout objet blanc est tabou. Dans sa *Découverte australe* (1781), Rétif de la Bretonne jouait déjà de tels procédés. La première île qu'on y visitait n'était autre que Nocturne, dont les habitants nyctalopes vivaient la nuit et dormaient le jour. Dès avant, le « géographe nubien », Al Idrissi, identifiait les eaux nordiques à une *Mare tenebrarum* dont on retrouve la trace jusque chez Poe et, en 1864 Alfred de Vigny voyait encore courir sur les eaux polaires, de « noirs chevaux de mer ». Ce ne sont pas là toutefois les seules façons d'identifier les régions extrêmes à la matière même des ténèbres. Une autre stratégie consiste à réduire la distance entre les pôles et l'astre de la nuit. « En avançant vers le nord, ils s'approchèrent de la lune », lit-on chez Antoine Diogène (p. 266). En Hyperborée, pour Diodore de Sicile, « la lune paraît très proche de la terre » (*Bibliothèque historique*, II, 28). Kepler lui-même établit une proximité étroite entre notre satellite et le pôle : l'astronome du *Songe* [*Somnium*, 1634] retourne dans son Islande natale pour y effectuer une initiation qui le conduira sur le sol lunaire. Dans l'*Histoire comique des États et empires de la Lune* (1657) également, le héros de Cyrano de Bergerac parvient à rejoindre les régions sélénites en s'élançant depuis le grand Nord canadien.

Comme le suggère déjà la présence de l'élément égyptien au milieu des solitudes hivernales, la nuit oxymorique trouve également à se transposer en termes spatiaux. Selon Avicenne, les « ténèbres qui règnent en permanence aux abords du pôle » enserrant « un vaste espace, illimité et rempli de lumière » (p. 373-374). Les siècles suivants confondront volontiers ce noyau scintillant avec les blocs de lumière cristallisée que forment les icebergs. *La Relation d'un voyage* fait ainsi miroiter ses météores fabuleux sur une « figure pyramidale [...] taillé[e] à facettes comme un diamant » (p. 46). Nul doute que cette éminence, dressée au milieu d'une île « presque ronde », s'inspire des cartes de Mercator – cartes qu'évoque Poe dans « Une descente dans le Maelström ». Selon le géographe, le pôle serait constitué d'une montagne érigée au centre d'un tourbillon formé par quatre fleuves pénétrant à l'intérieur de la terre. C'était déjà ce qu'établissait un ouvrage du ^{xiv}^e siècle, l'*Inventio Fortunata*, repris par Jacob Cnoyen dans son *Itinarium*, et dont ne nous est parvenu qu'un commentaire de Mercator. C'est par ce « tournant d'eau » que les marins de la *Relation d'un voyage* passent du nord au sud avant de rencontrer le mont polaire devenu diamant lumineux. L'image est

exactement celle qu'on découvrira plus tard chez George Sand. Après avoir vu se dresser au loin « un pic d'une élévation prodigieuse » (p. 110), le jeune Alexis assiste à « un spectacle effrayant et sublime » :

... c'était une cascade circulaire [...] qui sortait d'une grotte également circulaire pour se précipiter dans le lac d'une hauteur de douze à quinze cents mètres (p. 130).

Cette matérialisation de l'axe du monde se rencontre déjà chez Milton qui évoque le palais septentrional de Satan comme « une montagne dressée sur une autre montagne, avec d'altières pyramides, des tours formés de blocs de diamants et de rochers d'or » (I, v. 755-759). Car cette idée d'un espace minéral, scintillant au cœur de la nuit, est un des *topoi* de la littérature polaire. Comme le montre André Gide, la glace devient un réceptacle de lumière trouant de ses feux l'ombre la plus épaisse :

Gypses purs ! carrières salines ! marbres blancs des sépulcres ! micas ! C'est la blancheur dans les ténèbres. Givres légers, qui seriez au soleil des sourires ; parures de cristal sur la nuit (p. 59).

De même, Alfred Retté, dans sa *Thulé des brumes* oppose les ténèbres nocturnes au scintillement des icebergs : « En avant les banquises élançant, dans un ciel d'acier mort, des aiguilles de turquoise et d'émeraude » (p. 15-16). Bien plus tard, Peter Høeg multipliera les images du même genre jusqu'à mettre le feu à un bateau-musée au nom révélateur : la *Nordlyset*, la « lumière du Nord », l'aurore boréale...

Dès avant chez Coleridge, en ce qu'elle est « verte comme l'émeraude » [*as green as emerald*] (p. 48), la banquise emprunte son scintillement à cette fabuleuse aurore polaire dont la couleur enveloppe la montagne septentrionale de *Laura* ou les icebergs de Frederic Edwin Church ou de William Bradford. Les mêmes nuances font rayonner la glace que *Le Voyage d'Urien* élève en « une montagne [...] verte » (p. 16) ou celle qu'évoque Jean Ray dans « La Ruelle ténébreuse » :

... les tristes équipages de ces bateaux [...] avaient gardé en patrimoine les légendes des îles de diamant et d'émeraude, légendes nées lorsque leurs pères avaient rencontré l'avant-garde étincelante d'une banquise disloquée (p. 108).

Dans *T'es pas la seule à être morte* [*Elskan mín ég dey*, 2000], Kristín Omarsdóttir, reprend cette image de l'île verte [*graena eyju*], pour en faire l'île des défunts. Cette seconde Thulé se rapproche par ce biais d'Avalon, régulièrement évoquée comme une île ou une montagne, faite de verre ou couverte de verdure. Peter Høeg confirme cette relation en sacrifiant l'espace nordique. Les médiévistes voient en effet dans la cathédrale gothique une transposition chrétienne de l'Avalon celtique. Or lorsqu'elle pénètre dans la caverne de glace au sein de laquelle la météorite baigne dans une eau verdâtre, Smilla a d'emblée l'impression d'entrer dans une église et, tout à la fois, d'atteindre le cœur d'un cristal lumineux...

L'héroïne est parallèlement frappée par l'étonnante chaleur qui règne en ces lieux. Elle renoue ainsi avec une tradition qui s'est plu à transposer les jeux de l'ombre et de la lumière en contraste du froid et du chaud. Nombre de savants d'autrefois attribuent un climat fort doux à la Thulé de Pythéas. Jean de Hauville identifie l'île à « la chambre fleurie du printemps » [*floridulum mundi thalamum*] (Mund-Dopchie, p. 102), Honorius Augustodunensis y découvre des arbres à feuillage persistant (*De Imagine mundi libri tres*, I, 31), Sebastian Münster, Abraham Ortelius, Pierre Davity, ou Jean Antoine Roucher répandent le cliché de régions nordiques devenus lieux paradisiaques. À leur suite, l'auteur anonyme de la *Relation d'un voyage* explique les merveilles de la flore antarctique par le fait qu'on voit « sortir presque d'un même endroit le froid et le chaud tout ensemble » (p. 72-73). Or les illustrations jointes à son récit établissent une étrange équivalence entre la beauté de la végétation et la magie des lumignons polaires. Elles présentent en effet les météores et les constellations sous l'aspect d'éléments floraux. Plantes et astres procèdent donc bien des mêmes principes. Au nord comme au sud, se rencontrent de la sorte d'étonnantes oasis de verdure, riches en succédanés de pommes, la nourriture sacrée d'Avalon. Telle est Tsalal qui

offre aux amis de Pym diverses plantes comestibles et surtout de grosses noisettes (Poe, p. 206-227). Tel est encore l'Éden nordique où Alexis se régale de mûres grosses comme des grenades (Sand, p. 117-118).

La mythologie celte n'est cependant pas la seule à être convoquée par les auteurs. Collin de Plancy fait découvrir à ses marins du *Voyage au centre de la terre* d'énormes tubercules dont l'équipage fait, là aussi, un festin. Mais en les nommant « pommes d'espérance », le romancier renvoie cette fois, par paronomase, au jardin des Hespérides. Il reproduit par ce biais l'identification qui s'est opérée, au moins à partir d'Apollodore, entre l'île aux pommes d'or et le royaume d'Hyperborée. Car, quoique contrée polaire, l'endroit qui abrite la mère du Soleil est censé bénéficier d'un microclimat. Derrière la barrière des icebergs s'étend un océan libre de glace ou encore un véritable paradis originel, telle la *verte terre* du *Grøn(-)land*. La quête des « passages » qui séduisit tant de navigateurs s'appuie sur le rêve d'atteindre l'une de « ces régions [où] la neige et la gelée sont bannies », « une terre dont les merveilles et la beauté dépassent » tout ce qu'il est permis d'imaginer (Shelley, p. 30). Qui sait si, une fois franchi le cercle de glace, l'on ne débouche sur de riantes vallées, voire – nouvelle transposition du sphinx des glaces – sur des paysages au moins en partie africains ?

Le site qui s'étendait devant nous n'était plus un site de glace, de névé ou de neige. Fantastiquement vert, il se montrait, jusqu'au bout de l'horizon, telle une savane entrecoupée d'arbre (Rosny, p. 323)

Dans ses *Monikins* (1835) James Fenimore Cooper donne une explication censément rationnelle au phénomène. Il imagine qu'en se couchant légèrement sur son axe, la terre a dégagé assez de chaleur pour isoler à proximité du pôle des régions paradisiaques peuplées de singes raisonnants au cerveau logé dans la queue !

Une façon plus radicale encore de transposer la magie du clair-obscur consiste à imaginer que la terre nordique contient en son sein une source lumineuse, un frère de l'astre apollinien. Pour Hérodote déjà, le sol hyperboréen recélait une grande quantité d'or, métal solaire par excellence. Plus tard, Olaf Stor assurera que la Suède septentrionale comporte des mines « si amples qu'on ne les a jamais su épuiser » (p. 101). Par la suite, Isaac de la Peyrère remplira de richesses les profondeurs du Groenland. De ce fait, et Victor Hugo en témoigne avec *Han d'Islande*, les mineurs jouent un rôle décisif dans les récits censés se dérouler dans le Nord. Et leurs excavations se trouvent bien souvent associées à une fabuleuse lumière intérieure. À Falun, dit Hoffmann, « le merveilleux pyrosmalithe [et] l'almandine fulgur[ent] à la lueur des lampes des mineurs ». Dans la noire et souterraine Coal-City de Jules Verne, un dispositif électrique fait resplendir une féerie d'étoiles artificielles (Les Indes noires, p. 154-156).

Le principe de spatialisation permet ainsi de saisir le mythe autour duquel s'élabore l'imaginaire de la nuit polaire. Si le soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest après avoir illuminé les hommes en plein midi, il faut imaginer qu'entre le crépuscule et l'aurore, un autre trajet le conduit dans des profondeurs nocturnes et nordiques. Tel est le voyage qu'imaginèrent les Mésopotamiens, les Égyptiens ou les Grecs et que Smilla transpose dans ses rêves d'enfant, lorsqu'après la longue nuit polaire, elle se laisse gagner par « la certitude que, quoi qu'en disent les grandes personnes, le soleil s'éveill[e] d'un long sommeil après avoir hiberné dans la mer » (Høeg, I, p. 92). De ce fait, il n'est pas de meilleur endroit que le pôle pour pénétrer au cœur de notre planète et y découvrir un substitut d'astre du jour. Sentant le sol nordique céder sous ses pieds, tel personnage de Tyssot de Patot se retrouve sur un « tissu [...] de pierreries fines et brillantes » (p. 296) ; au-dessus de sa tête, un globe de feu répand sa clarté surnaturelle... Et si Ludwig Holberg fait retourner son Nicolas Klim en Norvège, sur ce mont Fløyen que la carte insérée dans l'édition originale présente comme un mont polaire, c'est pour découvrir un soleil souterrain autour duquel gravitent d'étonnantes planètes. De façon analogue, Klopstock installe ses anges sur un astre intérieur auquel on accède par l'un de ces « gouffres profonds qui [...] non loin du pôle arctique [...] renferment la couche ténébreuse de minuit » (p. 19-20). Casanova, dans son *Icosameron* (1788), fait quant à lui passer ses voyageurs par un maelström pour atteindre le centre de la terre où ils baigneront dans la lumière

d'un soleil central. Combien d'autres, par la suite, vont associer l'équipée nordique, la descente souterraine et la découverte de météores lumineux ! Au XX^e siècle, Willis George Emerson n'hésite pas à placer une étoile sous l'écorce terrestre et à l'associer à une divinité solaire. Plus soucieux de vraisemblance, d'autres auteurs optent pour un succédané d'astre souterrain dont ils légitiment la présence par quelque argument scientifique. Dans son *Voyage au centre de la terre* (1864), Jules Verne substitue au soleil intérieur des phénomènes électriques susceptibles d'engendrer une lumière équivalente. Jean Ray, de son côté, attribue les spectacles lumineux du *Formidable Secret du pôle* à la présence d'un astre artificiel sous la forme d'un vaisseau conçu par les savants de l'Atlantide. Dans *La Nuit des temps* (1968), René Barjavel remplace également le soleil par une merveille technologique : une sphère métallique, profondément enfouie sous terre et remplie de pure lumière céleste. Rien d'étonnant à voir de tels artefacts habités par des divinités solaires. Telle est bien Éléa, dont le nom s'apparente à celui d'Hélios et dont les « cheveux, d'un brun chaud, [...] frottés d'une lumière d'or », entourent la « tête de courtes ondulations aux reflets de soleil » (p. 115).

La nuit des origines

Un titre comme *La Nuit des temps* permet également de mesurer à quel point les ténèbres polaires se trouvent liées à la question de l'origine. On l'a vu, les lettrés du Moyen Âge à l'Âge classique ont promu les régions du globe les plus septentrionales ou australes au rang de terres d'asile pour les pharaons ou les géants cananéens. Il faut ajouter, avec Monique Mund-Dopchie, que l'île du bout du monde « servit également d'argument dans la question litigieuse de la première langue de l'humanité » (p. 161). Les nuits polaires allaient engendrer d'incroyables divagations qui culmineraient à l'époque du nazisme...

La *Souda* ayant montré que Thulé avait été égyptienne, on eut à cœur d'en faire remonter plus loin encore l'histoire. Guillaume Postel et Georg Braun ressuscitèrent le vieux mythe hyperboréen pour faire de l'Éden une terre arctique. Thulé, Hyperborée, Atlantide devinrent un seul monde pour le suédois Olof Rudbek qui, dans *Atlant eller Manheim* (1679-1702), soutint que sa patrie était en réalité l'Atlantide et sa langue celle d'Adam. Mais l'ouvrage le plus surprenant à ce propos est sans doute l'*Histoire de l'astronomie ancienne* (1781), ouvrage dans lequel Jean-Sylvain Bailly entend démontrer l'origine nordique de la civilisation occidentale. Partant, lui aussi, de rapprochements linguistiques, le philosophe en vient à l'analyse d'une série de mythes. Si le phénix, « emblème [...] de la révolution solaire » (p. 98), vit 300 jours selon les anciens Suédois, c'est parce que « vers le nord, sous le parallèle de 71°, le soleil est 65 jours sans reparaitre » et « vit ainsi 300 jours pour les habitants de ce climat » (p. 99). Si Janus porte, selon Macrobie, les nombres 300 et 65 dans ses mains droite et gauche, c'est parce qu'il s'agit d'un « dieu septentrional » (*ib.*) ! De même, si l'on pleure Osiris ou Adonis pendant quarante jours, c'est bien parce que ces légendes furent conçues par des peuples qui, vivant sous le 68^e degré de latitude, connaissaient des nuits de cette durée... Érigé en système symbolique et métaphorique, l'opposition de l'ombre et de la lumière marque de ce fait l'ensemble du discours. Le monde des ténèbres polaires devient celui qui dispense les « lumières » de la culture originelle : les *Allégories orientales* de Court de Gébelin ne démontrent-elle pas qu'« Arabie [...] signifie, dans les langues orientales : couchant, nuit, ténèbres » (p. 98) ?

Ces conceptions, qui transposent le clair-obscur de la nuit polaire, vont faire florès. Situait au pôle Nord le berceau de l'humanité, William F. Warren associe, dans son *Paradis retrouvé* [*Paradise Found*, 1885], l'ombre septentrionale à la lumière. Étant acquis « que les premiers hommes ne connaissaient qu'un jour et une nuit de six mois chacun » (p. 50), l'Éden, illuminé par « le spectacle mystique de l'aurore boréale », invitait naturellement nos ancêtres à « transformer le monde diurne familier en véritable pays de contes de fées » (p. 67-68). De façon analogue, et tout en faisant des Hyperboréens les premiers hommes incarnés, Helena Blavatsky associe étroitement les débuts de l'humanité aux cycles des nuits et des jours :

La contrée qui s'étendait au-delà de Borée [...] était un continent réel, une terre *bona fide*, qui ne connaissait pas d'hiver à cette époque primitive et dont les tristes restes n'ont maintenant encore pas plus d'une nuit et d'un jour durant l'année (II, p. 9-10).

On sait ce que fera l'idéologie nazie de ces prétendues lumières. Bien après les « travaux » de Hans Hörbiger ou d'Otto Rahn, Jean Mabire inscrira la « longue marche des Hyperboréens » (p. 67) sous le signe de trois soleils, successivement d'ambre, de fer et de feu.

Sans épouser de telles thèses, nombre d'écrivains vont exploiter l'idée d'une présence antique en terre polaire. La *Relation d'un voyage* met ainsi à jour un « petit édifice » semblable à un temple dont le fronton comme le pourtour sont couverts d'inscriptions mystérieuses. Or, sans être directement lié au clair-obscur des nuits polaires, ce bâtiment qui présente la singularité d'être « tout de pierres blanches » tranche sur les montagnes avoisinantes « d'une roche presque noire » (p. 65). La civilisation inconnue est donc bien fille de l'oxymore nocturne. Edgar Allan Poe en donne une nouvelle preuve, lui qui oppose Tsalal la noire aux blancheurs du pôle Sud, avant de découvrir dans les vallées de la première les restes d'une écriture originelle. On s'épuiserait à citer les œuvres qui, depuis *Les Voyages fantastiques du baron Brambeus* [Фантастические путешествия Барона Брамбеуса, 1833] d'Ossip Senkovski, jusqu'à *La Nuit des temps* de Barjavel, en passant par *Le Dieu qui fume* d'Emerson, font émerger d'antiques civilisations en plein cœur de la nuit polaire. Et comme le montre James De Mille, c'est le plus souvent pour en dresser les restes archéologiques sur fond de manifestations lumineuses :

La nuit vint et des cieux nous surplombant s'éleva le spectacle fabuleux d'une aurore australe tandis que, vers le nord, les feux des volcans brillaient d'un éclat intense (p. 35).

Dès le XIX^e siècle, cette quête de l'origine conduit à remonter au-delà des débuts de l'histoire humaine. George Sand, comme plus tard Rosny aîné, confronte ses héros à des animaux gigantesques « appartenant à des espèces entièrement perdues » (p. 118). Jules Verne fait se dresser, parmi des troupes de mastodontes antédiluviens, « un Protée » que sa taille gigantesque apparente à une figure du Grand Père (*Voyage au centre de la Terre*, p. 318). Certains auteurs découvrent même dans les parages du pôle des civilisations venues de plus loin encore, des profondeurs de l'espace : Henry J. Kostkos dans « The North God's Temple » (1934) et, bien sûr, Lovecraft dans « Les Montagnes hallucinées » [« At the Mountains of Madness », 1936]. Peter Høeg, quant à lui, voit s'écraser une météorite au voisinage de laquelle se développe une vie élémentaire. Sans doute la faune en question n'est-elle constituée que de minuscules vers et crustacés. Son étonnant pouvoir destructeur se traduit néanmoins par les noms de ses représentants : *Cyclops marinus* et *Dracunculus borealis* (II, p. 420). Ensemencée par un minerai extraterrestre, le pôle Nord donne ainsi naissance à des créatures visiblement mythologiques : des cyclopes et des dragons...

Sur un mode plus symbolique, cette dimension originelle se traduit par la présence d'images phalliques et matricielles. Le formidable pic que George Sand emprunte à la tradition inaugurée par Mercator transpose évidemment à l'espace l'attribut essentiel du géant préhistorique. Ce n'est donc par un hasard s'il fait contrepoint au gouffre creusé à ses pieds : ici sommeillent le Père et la Mère. Edgar Allan Poe en témoigne, lui qui associe l'élévation extrême de la falaise nordique aux profondeurs abyssales du tourbillon, pour faire de ce dernier un évident objet de désir :

Je fus possédé de la plus ardente curiosité [*keenest curiosity*] relativement au tourbillon lui-même. Je sentis positivement l'envie [*a wish*] d'explorer ses profondeurs (p. 588-589).

Déjà, lorsqu'il décrit l'île de Thulé sous la forme d'un losange, Ptolémée attribue inconsciemment à l'île la forme d'un sexe féminin, image à laquelle la *Relation d'un voyage* offre un commentaire saisissant : si le blason qui orne les édifices du continent austral est, lui, hexagonal, il s'orne d'un serpent qui l'associe aux grandes divinités maternelles chtoniennes, à Cybèle, à Déméter ou encore à la grande déesse crétoises.

L'idée d'une mer chaude participe également de ces représentations. Lorsqu'il en reprend le cliché, Poe ne se contente pas d'opposer les « funestes ténèbres » à une eau lumineuse et tiède, il attribue à cette dernière « une nuance opaque et laiteuse » (*Aventures*, p. 236-237). José Maria de Hérédia confirme cette dimension maternelle, lui qui oppose l'eau vierge mais chaude du pôle à la froidure stérile :

Mais plus loin que la neige et que les tourbillons

Du Ström et que l'horreur des Spitzbergs infertiles,
Le Pôle bat d'un flot tiède et libre des îles
Où nul marin n'a pu hisser ses pavillons (p. 66).

Et c'est la même image que transpose Peter Høeg lorsque la glace fondue d'un blanc laiteux [*mælkehvide*] (II, p. 315) témoigne d'un temps où Smilla vivait aux côtés de sa mère et à proximité de « la mère des mers » [*havets moder*] (II, p. 280).

La figure de l'ours souligne l'existence de ces liens étroits entre la féminité et l'espace-temps polaire. Représentation parfois angoissante du corps maternel et incarnation de la constellation nordique par excellence, le plantigrade associe l'élément matriciel au gigantisme et à la nuit. Gueule dévorante – et donc avatar animal du maelström –, il est d'une grosseur prodigieuse qui ne contredit en rien sa nature nourricière. Abattu au cours d'une lutte qui prend l'allure d'une scène originaire, il offre à l'équipage de Poe une chair délectable au fort goût marin. Aussi devient-il chez Peter Høeg un véritable animal *totémique*, l'*isbjørn*, qui, pareil au serpent de la *Relation d'un voyage*, occupe l'essentiel du blason groenlandais [*grønlandske våben*] (I, p. 224).

Cette association des territoires polaires et des figures maternelles explique que des femmes puissent se trouver liées aux manifestations de la nuit polaire. Toutes sont en quelque sorte des actualisations de l'hyperboréenne Léto, mère du lumineux Apollon. Ainsi l'Ellis du *Voyage d'Urien* se trouve-t-elle mise en relation avec l'aurore boréale. Ainsi encore la Laura de George Sand entraîne-t-elle Alexis dans la nuit minérale du pôle en « vol[ant] dans un espace lumineux » (p. 28). Ainsi l'Eléa de Barjavel ou même, sur un tout autre mode, la Ninioq de Jørn Riel secrètement liée, elle, aux ténèbres du monde.

Ces figures emblématiques ne sont pas seules à transposer les mystères originels. Car la nuit hyperbolique renvoie également l'image d'un monde chaotique, creusé dans la matière même de l'ombre. Le « poumon marin » qu'évoquent Pythéas et ses successeurs procède d'un état du monde antérieur à l'acte créateur et dont les représentations marquent encore les modernes. L'abbé Delille décrit les terres septentrionales et leur « effroyable chaos » (p. 135) comme un décor d'avant la Genèse. La même vision se retrouve chez Collin de Plancy ou encore chez Coleridge qui fait monter dans l'obscurité profonde les hurlements de la glace. Victor Hugo revient sur cette *cacophonie polaire*, et c'est pour l'associer étroitement à une nuit devenue mer des Ténèbres, quand

... pareils au chaos, les océans funèbres
Roulent cette nuit, l'eau, sous ces flots, les ténèbres (« Les Trois Cents », *La Légende des siècles*)...

Fille des grands bouleversements, la nuit des origines voit dès lors ses polarités s'inverser pour faire des régions extrêmes du globe non plus le territoire de la vie, mais celui du trépas. Les noms que lui donnaient les peuples bordant ses rivages, « Morimaruse » ou « mer Cronienne » firent de l'océan glacial un substitut de mer morte. Rapprochant ces appellations de *mortuus* et surtout de *Cronos*, le monde romain ne put y voir qu'une raison supplémentaire de situer l'au-delà dans les parages des pôles. Souverain de l'île des Bienheureux, Cronos régnait sur des régions qui, pour être paradisiaques, pouvaient devenir une prison dorée ou, pire, le lieu d'un sommeil éternel. Son empire en vint ainsi à révéler sa face sombre, à l'instar de cette île de Britia où, selon Procope de Césarée, les pêcheurs et paysans du Nord acheminent les dépouilles de leurs défunts :

Ils entendent sur le minuit [...] une voix sourde qui les appelle. A l'instant ils se lèvent, et vont au rivage, ou plutôt ils y sont conduits par je ne sais quelle vertu secrète [...]. Quand ils y sont arrivés, ils y trouvent des barques toutes vides [...] Après avoir ramé l'espace d'une heure, ils arrivent à l'île, bien qu'ils n'aient accoutumé d'y arriver, dans leurs vaisseaux, qu'après avoir ramé un jour et une nuit entière (*La Guerre des Goths*, livre VIII [= *Guerres de Justinien*, livre IV], ch. XX, 6).

Cette relation de la nuit du Nord à la mort se retrouve aussi bien dans les textes antiques que modernes. Antoine Diogène fait visiter à sa Dercyllis des enfers qu'il place à proximité de la Cimmérie. Isaac Tzetzès puis William Camden ou encore Ortelius évoquent une île des morts nordique que certains confondent avec Thulé. Sous la plume des géographes de la Renaissance, l'Islande, identifiée à l'île de Pythéas, se peuple de fantômes et d'âmes en peine. Puis les pôles s'imposent comme des régions infernales. Déjà chez Snorri Sturluson, le Niflheim, ce « monde obscur » d'« où provient le froid et toutes les choses cruelles » (p. 34), accueille Hel, divinité

chargée de recevoir les exclus de la Walhalla. Et plus tard, l'auteur de *La Relation d'un voyage*, tout comme Coleridge ou Poe, dresse de nombreux parallèles entre l'équipée polaire et le voyage au pays du trépas. George Sand, elle aussi, fait du périple d'Alexis une incursion « dans le royaume de la mort » (p. 82). Un siècle plus tard, Peter Høeg, qui évoque encore le septentrion comme un « royaume des morts » [*dødsrige*] (II, p. 376), associe le voyage vers le nord à la fascination pour un certain mot [*ét ord*] : « Niflheim », devenu « monde des brumes » [*Tågeverdenen*] (I, p. 156). On comprend que les terres polaires se trouvent associées à l'obscurité et à la mort, au terme du Ragnarøk, le crépuscule des dieux :

Le scénario de la fin du monde est bien connu. [...] Le soleil se refroidira, il n'y aura plus d'été et la neige tombera sans discontinuer, une impitoyable éternité blanche. [...] La lune et les étoiles s'éteindront et il règnera une obscurité insondable : le Grand Hiver (II, p. 261).

Sœur du monde des ombres, la nuit du Nord se trouve de ce fait naturellement liée à l'enfer. Les langues européennes font dériver leurs *norðr*, *nort*, *nord*, ou *north* de la racine *ner- qui signifie à la fois « gauche » et « bas ». De même, l'arabe désigne le nord par الشمال, *ash-Shmāl*, « gauche ». Le septentrion revêt donc un aspect sinistre. Le Livre de Jérémie y voit l'origine de tous les malheurs (I, 13-14). Le *Sefer Ha-Bahir* (סֵפֶר הַבְּהִיר, XII^e siècle) fait du Nord un territoire du mal et Claudien parle d'une « Thulé damnée [*damnatam*] sous l'étoile polaire » (p. 166). Au Moyen Âge comme à la Renaissance, les lettrés peuplent le septentrion de légions démoniaques. Bien qu'il se réfère avant tout à une topographie symbolique, Dante associe Lucifer au grand froid. Dans sa *Carte des terres septentrionales* (1539), Olaf Stor place un diable au nord de la péninsule scandinave à la hauteur du maelström. La référence au *draugr*, le mort-vivant scandinave, ou encore au *troll* donne un semblant de consistance aux imaginations les plus folles. On situe l'entrée de Géhenne dans les volcans islandais. Chez Saxo Grammaticus comme chez Jan Gerartsen van Gorp, l'Hekla, devient la bouche enflammée de l'enfer ou du purgatoire. Il voisine, dans l'*Atlas* (1592) d'Abraham Ortelius, avec un maelström d'où sortent les damnés... Par les démentis qu'ils y apportent, André Thévet, Dithmar Blefken ou plus tard Isaac de La Peyrère montrent à quel point ces croyances sont ancrées dans la culture occidentale. On en retrouve la trace jusque chez les héros de John Flanders, à l'instant où, partis pour l'île norvégienne de Jan Maeyen, ils pénètrent « dans la région des solfatares ». Car sous « la sinistre clarté citrine du crépuscule polaire », les « hideux petits volcans sulfureux que les bons moines de Brendaan prirent jadis pour l'haleine pestilentielle des démons » (p. 246, 249) se découvrent des aspects de plus en plus diaboliques. L'idée selon laquelle l'enfer lumineux et sombre se situerait au pôle se dissémine donc dans toute la littérature. Le *Lanzelet* fait de la femme-serpent une princesse de Thulé. *La Relation d'un voyage* inscrit le démoniaque ophidien dans le blason de la mystérieuse culture australe. Milton, dans son *Paradise Lost* ou Hugo dans sa *Fin de Satan* situent le domaine infernal à la verticale de la Grande Ourse. Plus près de nous, Philip Pullman associe étroitement le pôle à la figure de Lucifer, le sombre porte-lumière : le Nord devient l'endroit où l'on parvient à visualiser la poussière lumineuse dans laquelle les autorités religieuses reconnaissent la trace matérielle de la faute originelle.

Ainsi la dimension mythique qu'écrivains et artistes ont attribuée aux ténèbres polaires n'a cessé de s'enrichir au fil des siècles. Le caractère d'hyperbole que présente l'ombre nordique ou australe, la dimension d'oxymore que revêtent différentes manifestations du clair-obscur ont nourri non seulement les représentations immédiates de la nuit, mais encore leurs transpositions à l'espace ou à une temporalité étendue à l'histoire du globe. On est même en droit de se demander si la nuit des pôles, avec ses contrastes du blanc et du noir, n'est pas devenue plus largement une métaphore de l'écriture. C'est ce que suggère Poe lorsqu'il fait des régions australes le support d'inscriptions divines, ou encore Rabelais lorsque les paroles gelées se trouvent réanimées par la simple lecture. C'est dire si, de la Renaissance à l'âge moderne, la nuit polaire a pu s'affirmer comme un moment de suspens qui catalyse toutes les potentialités de ce qu'on nomme littérature, cette équipée sans fin aux limites du sensible et du dicible, à l'instar de l'île mythique qu'invoque Longfellow :

Fasse, *Ultima Thule*, île des bords extrêmes,
Qu'en ton anse paisible et pour un bref instant

Nous bordions notre voile et suspendions un temps
Cette quête infinie, et sans le moindre terme (p. 8).

Centre de recherche sur les littératures et la sociopoétique
Université Blaise-Pascal (Clermont-Ferrand II)

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie primaire

- Al Idrissi, *Livre du divertissement de celui qui désire découvrir le monde* [نزهة المشتاق في اختراق الآفاق, *Nuzhat al-mushtaq fi ikhirâq al-âfâq*, XII^e siècle], éd. A. Bombaci, Naples et Rome, 1970-1984, 9 vol. ; *La Première Géographie de l'Occident*, éd. H. Bresc et A. Nef, Paris, Garnier-Flammarion, 1999.
- Anonyme, *Relation d'un voyage du pôle arctique au pôle antarctique par le centre du monde*, Amsterdam, Lucas, 1721.
- Avicenne, *Le Récit de Hayy ibn Yaqzân* [قصة نالقي بن ياقان, IX^e siècle], trad. in Henri Corbin, *Avicenne et le récit visionnaire*, Lagrasse, Verdier, 1999.
- Avienus, Rufus Festus, *Descriptio Orbis Terrae* [IV^e siècle], trad. E. Despois et E. Saviot, Paris, Panckoucke, 1843.
- Bailly, Jean-Sylvain, *Histoire de l'astronomie ancienne depuis son origine*, Paris, De Bure, 1781.
- Barjavel, *La Nuit des temps*, [1968], Paris, Pocket, 2005.
- Blavatsky, Helena, *The Secret Doctrine*, London, Theosophical Publishing Company, 1888.
- Bradford, William, *Baleiniers arctiques surpris par les glaces sur le chemin du retour* [*Arctic Whalers Homeward Bound Among the Icebergs*], vers 1870, huile sur toile, 50,8 x 76,2 cm, collection particulière.
- Braun, Georg, *Urbium Præcipuarum Totius Mundi*, Cologne, Agripina, 1581 ; Braun, George et Hogenberg, Franz, *Urbium Præcipuarum Totius Mundi*, t. III et IV, Cologne, Agripina, 1590.
- Cardan, Jérôme, *De Subtilitate*, livre XXI, Bâle, Lucius, 1554.
- Church Frederic Edwin, *Aurora Borealis*, 1865, huile sur toile, 142,6 x 212,1 cm, Washington, National Museum of American Art ; *Iceberg Fantasy*, vers 1859, huile sur papier, 13,97 cm x 17,46 cm, New York, National Design Museum ; *The Icebergs*, 1861, huile sur toile, 163,83 cm x 285,75 cm, Dallas, Museum of Art.
- Claudien, *In Rufinum* [IV^e-V^e siècles], in *Opera omnia*, Londres, Valpy, 1821.
- Coleridge, Samuel, *The Rhyme of the Ancient Mariner* [1798], in *A Critical Edition of the Major Works*, éd. H. J. Jackson, Oxford, Oxford University Press, 1985.
- Collin de Plancy, Jacques, *Voyage au centre de la Terre*, Paris, Callot, 1821.
- Daumal, René, *Le Mont analogue* [1944], Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1981.
- De Veer, Gerrit, *Vraie Description de trois voyages de mer très admirables* [*Vera Descriptio Trium Navigationum admirandarum*, 1598], Amsterdam, Cornille, 1609.
- Delille, Jacques, *L'Imagination*, in *Œuvres de Jacques Delille*, Paris, Lefèvre, 1833.
- Diodore de Sicile *Bibliothèque historique* [Βιβλιοθήκης Ιστορικής, I^{er} s. av. J.-C.], livre II, éd. B. Eck, Paris, Belles Lettres, 2003.
- Diogène, Antoine, *Des Merveilles au-delà de Thulé* [Τα υπερ Θουλην απιστα, II^e siècle av. J.-C.], roman perdu mais résumé par Photius, *Bibliothèque* [Βιβλιοθήκη, IX^e siècle], trad. Chardin de la Rochette, in Cyrano de Bergerac, *Histoire comique des États et Empires de la Lune et du Soleil*, Paris, Delagrave, 1886.
- Emerson, Willis George, *The Smoky God* [1908], Doylestown (Pa), Wildside Press, 2006.
- Gerartsen van Gorp, Jan, *Origines Antwerpianæ*, Anvers, Plantin, 1569.
- Gide, André, *Le Voyage d'Urien* [1893], in *Romans*, éd. M. Nadeau, Y. Davet et J.-J. Thierry, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958.
- Hérédia, José Maria de, « Plus Ultra », *Les Trophées*, éd. F. W. Sokoe, Cambridge, Cambridge University Press, 1965.
- Høeg, Peter, *Frøken Smillas Fornemmelse for Sne*, Copenhagen, Gyldendals Bogklubber, 1993, 2 vol. ; *Smilla ou l'amour de la neige*, trad. A. Gnaedig et M. Selvadjian, Paris, Seuil, « Point », 1996.
- Hoffmann, E.T.A., *Les Mines de Falun* [*Die Bergwerke zu Falun*, 1819] in *Le Vase d'or. Der Goldne Topf*, trad. P. Sucher, Paris, Aubier, « Domaine allemand bilingue », 1977.
- Holberg, Ludwig, *Nicolai Klimii Iter Subterraenum*, Copenhagen, J. Preuss, 1741 ; *Voyage de Nicolas Klim dans le monde souterrain*, Copenhagen, J. Preuss, 1741.
- Homère, *Odyssée*, trad. Leconte de Lisle, Paris, Lemerre, 1893.
- Hugo, Victor, « Cassandre » et « Les Trois Cents » (1877), *La Légende des siècles*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, t. I ; *La Fin de Satan*, Paris Hetzel, 1886.
- De Mille, James, *A Strange Manuscript Found in a Copper Cylinder* [1888], Toronto, Insomniac Press, 2001.
- Klopstock, *Der Messiah* [1769], Altona, Eckhardt, 1780, p. 20-21 ; trad. A. de Carlowitz, *La Messiade*, Paris, Charpentier, 1865.
- La Peyrère Isaac de, *Relation du Groenland*, Paris, Courbe, 1647 ; *Relation de l'Islande*, Paris, Billaine, 1663.

- Longfellow, Henry Wadsworth, « Dedication », *Ultima Thule* [1880], Boston, Houghton, 1882.
- Mabire, Jean, *Thulé, le soleil retrouvé des Hyperboréens* [1977], Puiseux, Pardès, 2002.
- Mela, Pomponius, *De situ orbis*, livre III, « De Chorographia », éd. P. Parroni, Roma, Storia e Letteratura, 2005.
- Milton, John, *Paradise Lost* [1667], in *The Complete Poems*, London, Penguin Books, 1998 ; trad. Pongerville, Paris, Charpentier, 1847.
- Münster Sebastian, *Cosmographia*, 1550 ; *Bilder und Geschichten aus der Cosmographie des Sebastian Münste*, Fernwald, Litblockin, 1988.
- Pibrac, Guy du Faur de, *Plaisirs de la vie rustique* (1584), in *Les Quatrains de Pibrac*, Paris, Lemerre, 1874.
- Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* [*Naturalis Historia*, 1^{er} siècle], livre II, éd. J. Beaujeu, Paris, Belles Lettres, « C.U.F. », 2003.
- Poe, Edgar Allan, *The Narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket* (1838), Londres, Penguin Books, « Penguin Classics », 1986 ; « A Descent in the Maelström » (1841), *Collected Works of Edgar Allan Poe*, éd. T. O. Mabbott, Harvard, Belknap Press, t. II, 1978 ; trad. Baudelaire, *Contes. Essais. Poèmes*, Paris, Laffont, « Bouquins », 1981.
- Postel, Guillaume, *Cosmographicae disciplinae compendium*, Bâle, Oporinum, 1561.
- Pullman, Philip, *Northern Light* [1995], London, Scholastic, 2007 ; *Les Royaumes du Nord*, in *À la croisée des mondes*, trad. J. Esch, Paris, Gallimard, 2007,
- Rabelais *Quart Livre*, ch LV-LVI, *Œuvres complètes*, éd. P. Jourda, Paris, Garnier-Flammarion, t. II, 1970.
- Ray, Jean « La Ruelle ténébreuse », *La Croisière des ombres* [1931], in *Le Grand Nocturne. Les Cercles de l'épouvante*, Arles - Bruxelles, Actes Sud - Labor, « Babel », 1984 ; Ray, Jean [Flanders, John], « Le Formidable Secret du pôle » [1936], *Le Secret des sargasses*, Paris, 10/18, 1972. « Het Groene Gelaat » [1938], *Bravo*, Bruxelles, Noyé, 1988, t. 4 ; « Le Visage du Pôle », *Contes d'horreur et d'aventures*, Paris, 10/18, 1972.
- Retté, Adolphe, *La Thulé des brumes*, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1891.
- Riel, Jørn, *Før Morgendagen*, Copenhague, Egmont Lademann, 1975 ; trad. I. Jorgensen, *Le Jour avant le lendemain*, Paris, 10/18, 2003.
- Rosny aîné, J. H., *Le Trésor dans la neige* [1922], in *Récits de science-fiction*, Verviers, Marabout, 1973.
- Sand, George, *Laura, voyage dans le cristal* [1864], Toulouse, Petite Bibliothèque Ombres, 1993.
- Shelley, Mary, *Frankenstein* [1818], in *The Essential Frankenstein*, éd. Leonard Wolf, New York, Plume Books, 1993 ; trad. G. d'Hangest, Paris, Flammarion, 1979.
- Stor, Olaf [Olaus Magnus], *Historia de gentibus septentrionalibus*, Rome, Viotti, 1555.
- Strabon, *Géographie* [Γεωγραφικά, 1^{er} siècle], livre IV, éd. F. Lasserre, Paris, Belles Lettres, « C.U.F. », t. II, 2003.
- Sturluson, Snorri, *L'Edda* [vers 1220], trad., F.-X. Dillmann, Paris, Gallimard, 1991.
- Tyssot de Patot, Simon, *La Vie, les aventures et le voyage de Groenland du révérend père cordelier Pierre de Mésange*, Amsterdam, É. Roger, 1720
- Verne, Jules, *Voyage au centre de la Terre* [1864], Paris, Livre de poche, 1972 ; *Le Capitaine Hatteras* [1866], Paris, Hachette, 1966 ; *Les Indes noires*, Paris, Hetzel, 1877.
- Vigny, Alfred de, « La Bouteille à la mer », *Les Destinées* [1864], éd. de V.-L. Saulnier, Genève - Paris, Droz - Minard, 1967.
- Virgile, *Les Géorgiques* [*Georgica*, 29 av. J.-C.], livre I, in *Les Bucoliques et les Géorgiques*, trad. Maurice Rat, Paris, Classiques Garnier, 1932.
- Warren, William F., *Paradise Found. The Cradle of the Human Race at the North Pole*, Boston, Houghton, Mifflin & C°, 1885.
- Weekles, Thomas, *Madrigals of Six Parts*, Arthur Henry Bullen, *More Lyrics from the Song-Book of Elizabethan Age*, London, BiblioBazaar, p. 116. Enregistrement : Jeremy Summerly et Oxford Camerata, *English Madrigals and Songs*, Franklin (Tn), Naxos, 1996.
- Ziegler, *Quae intus continentur*, Strasbourg, Schöffer, 1532.

Bibliographie secondaire

- Aujac, Germaine, « L'Île de Thulé, de Pythéas à Ptolémée », in Monique Pelletier dir., *Géographie du monde au Moyen-Âge et à la Renaissance*, Paris, CTHS, 1989, p. 181-190.
- Lacroix, Frédéric et al, *L'Univers. Histoire et description de tous les peuples*, Paris, Firmin Didot, 1840.
- Lysøe, Éric, « Souvenirs d'Avalon : l'île et la montagne de verre dans le fantastique à l'époque romantique », *Cahiers de Recherches Médiévales*, 2004, p. 121-139.
- Mund-Dopchie, Monique, *Ultima Thulé. Histoire d'un lieu et genèse d'un mythe*, Genève, Droz, 2000.
- Ruyu, Adina, *Les Récits de voyage aux pays froids au XVII^e siècle : de l'expérience du voyageur à l'expérimentation scientifique*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2006
- Taylor, E.G.R., « A Letter Dated 1577 from Mercator to John Dee », *Imago Mundi*, t. XIII, 1956, p. 56-68.